

Poèmes de Stefan Aug. Doinas

Stefan Aug. Doinas

Volume 16, numéro 4 (94), juillet–août 1974

Écrivains de Roumanie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31456ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Doinas, S. A. (1974). Poèmes de Stefan Aug. Doinas. *Liberté*, 16(4), 42–45.

Poèmes de Stefan Aug. Doinas

ALIBI

... Nous ne pouvions pas faire un geste en ce monde sans
risquer de faire mourir.

Albert Camus.

*Sans cesse, dans les champs, dans les niches,
dans les rues, dans les forêts, dans l'autel, dans le lit,
nuit et jour, quelqu'un tue.*

*Étais-je présent ? L'œil exorbité
se trouble et nie. La main nie
d'avoir été complice. Où étais-je alors ?*

*Une épaisse tache de sang passe, entière,
sur le front de tous, du père aux fils.*

J'ai vu le geste, moi, et la chute.

*Et j'ai entendu le cri. Et puis
le couteau dégouttant de sang m'a aveuglé.*

*Pourtant, je ne peux pas dire le nom. Quel nom
pourrait être donné à tous*

*les enfants rassasiés de jeux et de plaisanteries ?
qui tuent leur enfance ?*

*Les amoureux entrent dans le fémur
d'un fou, et meurent dans la chaux vive.*

*Une volée de corbeaux fait la nuit autour
des cadavres. Et tout est vain.*

Quel étendard hisser sur la citadelle ?

Où allons-nous ? Toute route est fermée,

Comme Dieu, par l'ubiquité.

Nous sommes les complices de tout meurtre.

Les complices, — mais de qui?

*Ah, bourrez de loques
ma gorge, que jamais je ne puisse parler! . . .
Ceux qui ne sont pas nés encore à notre fier lignage,
qu'ils dorment en paix, — ils ont un alibi.*

LES ASSIÉGÉS

Et quand ils quittèrent la cité pour se rendre, ils virent que
l'ennemi n'était nulle part.

Polybe.

*Cité à la pointe d'une lance. Troupe invisible.
Sources comblées, fumée abattue.
L'aigle de l'enseigne, vivante, précipitée de l'azur,
fut notre pitance, un temps, sans nous étouffer.
Puis un flot de pestilences. Des fantômes d'un autre âge,
plus fidèles que nous au foyer, sans trêve, lançaient
des flèches du haut des créneaux, loin dans la plaine.
Rien. Seule l'étoile, — plaie dans le corps d'un dieu.
Sur le tard sonne aussi l'heure de la trahison. Notre pont-levis
tombe de ses poulies. Les lâches, front baissé,
demandent grâce. Personne. Seule la lune, rostre
d'une nef, franchit le fossé sur la crête du vent.
Et de nouveau personne . . .*

*Jusqu'à notre septième mort
nous verserons des larmes de sang, malades étranges
atteints du mal des portes ouvertes et des vitres brisées.
Il n'y a personne, jamais, aux environs. Et surtout nous nous
sommes rendus*

REPORTAGE ÉCRIT DANS UN SAC

*Nous, plus chanceux, nous sommes parvenus
dans cet espace étroit, plein de lumière.
Mais, pour d'autres, les doigts du Seigneur
ne sont pas assez vifs ni décidés :
avant que le sac soit lié,
ceux-là sont redevenus exactement ce qu'ils étaient.
Pour tout dire, on n'est pas trop mal ici. Au bout du compte,
la température ne dépend que de nous.*

*A travers la toile filtrent le vent et la nuit.
 Nous parviennent des échos prénatales ; dans le sommeil
 on entend d'une mer lunaire
 le nom latin. Les sages
 nous disent de respirer — ils ont raison.
 Mais — qu'y faire ? — il y a aussi les fous
 qui soutiennent qu'il n'y a pas d'air, et faisant des trous
 à la hauteur du nez ils regardent au-dehors...*

*Il est recommandable de trouver
 la position la plus commode. Par exemple :
 appuyer le dos contre le dos inexistant
 de celui qui porte le sac pendu à son épaule.*

JOURNAL DE BORD

Nous sommes partis vers l'Absolu, comme l'illustre Colomb
 vers les Indes. Aurons-nous le moins la chance de découvrir
 une nouvelle Amérique ?

Lord DUNSANY.

*Ne parlons pas de ceux qui ont sauté
 hors du canot pour arriver plus vite
 au rivage : ce sont des dilettantes de la mort...
 Mais nous, passagers qui avons la vocation,
 nous vaquons à toutes sortes
 d'affaires, dont la meilleure
 est la croissance. Oui, nous croissons ; oui, nous avons
 toujours plus faim d'immortalité. Quelques-uns
 parviennent même à atteindre leur but. Quel plaisir
 de les voir graver leur nom dans le bois
 de pin du canot. Certains d'entre eux
 gardent les enfants — pour les empêcher de jouer à pile ou face.*

*D'autres, sages, se sont placés en poupe
 et ils étudient le sillage. Il existe
 aussi des mangeurs d'alouettes, auxquels
 leur gosier, sans doute, survivra.
 Mais la plupart changent toujours de place,
 se prêtent leurs outils, se mettent en transes.*

Lorsque l'un crie : « Ohé, batelier ! »,
l'écho répond paresseusement : « Il dort ... »
C'est une histoire à laquelle
bien des gens refusent de croire. En général,
nous n'avons ni parasites ni maladies contagieuses
(des idées existent, mais elles ne prolifèrent point).

Une seule chose nous inquiète
(mais ceux qui en parlent sont jetés à l'eau) :
depuis un temps si long, nous n'avons pas reçu
le moindre message — une colombe, un tourbillon —
indice que bientôt nous allons voir la terre.
(Le télégraphiste est mort, et personne
ne se souvient plus de l'alphabet Morse).
Aurions-nous fait fausse route ? Je ne crois pas.
Le courant a pris notre canot par le travers
et le soleil couchant nous désigne le lieu
où naissent les poissons volants.
Est-ce encore loin, là-bas ? Certains
soutiennent que, dans quelque temps, nous franchirons
le Méridien de la Lune, pour arriver
sur une mer au-dessous
de celle que nous naviguons ; de là nous pourrions voir
notre ombre se déplacer au ciel.

C'est l'heure du repas. On entend crier
ceux qu'aux dés pipés
a désigné le sort : les exclus du festin,
ce sont aujourd'hui les cuisiniers.

STEFAN AUG. DOINAS